
JOURNAL
DES
DAMES ET DES MODES.

25 MARS 1799.

Sur la jalousie.

La jalousie est de toutes les passions la plus funeste et la moins raisonnable, si toutefois il peut y avoir de l'analogie entre la raison et les passions. Un jaloux ne voit pas une chose qui saute aux yeux; c'est qu'on ne commande ni l'amour ni l'amitié; on peut, à la rigueur, forcer une femme à remplir ses devoirs; encore cela seroit-il bien difficile dans un pays où le sexe a quinze cents ans d'empire sur le nôtre; mais l'Univers conjuré ne donnera pas son cœur à celui à qui elle le refuse, et ne l'ôtera pas à celui qui le possède. Un jaloux se flatte toujours qu'on l'aimera demain; et ce demain n'arrive jamais; au contraire, il fuit à mesure que l'espérance s'accroît; car les procédés et le caractère du jaloux le rendent, malgré lui, plus haïssable de jour en jour. S'il est aimé, à quoi bon sa jalousie? S'il ne l'est pas, à quoi bon encore? Si la jalousie est fondée, elle aigrit le mal que l'on voudroit guérir; si elle ne l'est pas, elle rend malheureux en pure perte et le jaloux et ses

victimes. Je conçois qu'un amant passionné veuille s'assurer la possession exclusive de son amie ; je conçois qu'il s'inquiète de sa position, de son courage, de sa résolution, mais jamais de sa constance et de ses sentimens ; car je parle d'un amour véritable, qui ne va pas sans l'estime ; et l'estime suppose la confiance. Ce n'est donc plus de la jalousie : c'est la crainte de perdre ce qu'on aime ; ce qui est bien différent... L'ambition peut mener à de grandes choses ; l'avarice, à la conservation d'un trésor ; le jeu, à la fortune ; la table, au plaisir ; l'amour, à tous les genres d'héroïsme ; mais la jalousie mène toujours au but directement contraire à celui qu'on se propose.

Merveille de l'Egypte.

Le labyrinthe d'Egypte est situé sur les bords du lac de Mœris. „Ce lac (dit Herodote) a 75 lieues de circonférence, et 300 pieds dans sa plus grande profondeur. Deux grandes pyramides construites dans une isle, située vers le milieu, s'abaissent de 300 pieds sous les eaux et s'élèvent au-dessus d'une pareille hauteur, ce qui prouve qu'il a été creusé de main d'homme. Chacune d'elles porte une statue colossale. Ce lac tire ses eaux du Nil, qui y coulent pendant six mois ; et le reste de l'année, il les rend au fleuve. On a percé vers l'ouest un canal par lequel les eaux surabondantes s'écoulent dans les sables de la Lybie.,

Strabon dit : „la province d'Arsinoé (le Faioum aujourd'hui) renferme le lac Mœris : il reçoit au

commencement de l'inondation, les eaux qui couvriroient les habitations des hommes. Un large canal les y conduit, et lorsque le Nil baisse, elles y retournent par deux autres canaux. On a construit sur tous ces canaux des écluses pour pouvoir disposer des eaux à volonté., Ce lac, disent tous les voyageurs modernes, n'a plus que 50 lieues de tour. Un Pharaon, nommé Mœris, le fit creuser, et tira ensuite un canal de 40 lieues de long et de 300 pieds de large, pour y conduire les eaux du Nil.

Ce canal subsiste encore et se nomme le fleuve de Joseph. Le lac Mœris réunissoit tous les avantages; il suppléoit aux années d'une crue médiocre, en retenant les eaux qui auroient inutilement coulé à la mer, et dans les tems d'une crue trop forte, il en recevoit le superflu. Si l'on réparoit les canaux, ce lac serviroit encore aux mêmes usages. Lorsqu'on est à Faioum, à une lieue au Nord-Est, des décombres, au milieu desquels il ne reste plus qu'un obélisque sur sa base, font reconnoître l'ancien emplacement d'Arsinoé.

Traversant ensuite le canal de Joseph, et se dirigeant vers l'Ouest, on découvre d'autres ruines d'une immense étendue. Le premier amas est appelé, par les Arabes, le bourg de Caroun, et le deuxième le palais de Caroun. Au milieu des décombres de ce palais, on trouve un bâtiment immense, dans lequel sont plusieurs cellules étroites et fort longues, qui servoient sans doute à contenir les crocodilles sacrés lorsqu'ils étoient morts. Ces débris, placés vers la Lybie, à une lieue du

lac Mœris, ne peuvent convenir qu'au Labyrinthe; car tous les anciens lui assignent cette position. Lisons ce qu'en dit Hérodote. „Rien ne peut être comparé au Labyrinthe; „ un toit d'une immense étendue, en couvre les douze palais dont il est composé. On y entre par douze portes. L'édifice est composé de deux étages, et chacun contient quinze cents appartemens. J'ai visité le premier, mais quant au second, les gardiens n'ont pas voulu me permettre d'y descendre, disant qu'on y conservoit les corps des Rois qui l'avoient bâti et ceux des crocodilles sacrés. Les portiques, les allées, etc., qui conduisent dans les appartemens, y forment des détours si nombreux, que je ne pouvois me lasser d'admirer l'art qui en dirigea la structure. Les murs, les toits, tout est de pierre. Une pyramide, dont chaque face a 250 pieds de largeur, et par laquelle on descend dans les souterrains, termine ce merveilleux édifice., Les fondateurs du Labyrinthe sont inconnus.

P A R I S.

Veut-on savoir jusqu'où peut aller l'esprit inventif des fripons? qu'on lise le trait suivant, dont nous garantissons la vérité. Un de ces fournisseurs en sous-ordre, qui, avec moins d'avantages que leurs chefs, ne pensent du matin au soir qu'aux moyens de dévorer la République, acheta, ces jours derniers, pour 72 fr. un cheval très-agé. Ce n'étoit pas pour lui qu'il avoit acquis cette

vieille rosse, mais bien pour la faire payer un prix énorme au gouvernement, si souvent trompé. Cependant les dents du cheval étoient trop longues et son poil annonçoit la vétusté. Que fait le fournisseur ? il a la barbarie de scier une à une les dents de la pauvre bête, parvient à rogner son poil, et dans cet état, il la présente au vérificateur. Que ne devoit pas avoir souffert le vénérable coursier dans une opération aussi cruelle ! et comme l'amour de l'argent rend dénaturé ! Hélas ! l'animal ne put dissimuler ce retranchement funeste lorsqu'on voulut regarder à ses dents ; et cette fois-ci, le fripon fut éconduit, après que sa fraude eut été découverte.

Un homme arrivoit d'Italie, chargé de 25 mille francs en or : il entre dans un jeu de billard à Paris, joue, perd ses 25 mille francs moins un écu, et propose froidement à son adversaire d'aller boire cet écu dans un boll de punch..... Zenon n'étoit pas plus stoïcien que cet homme-là.

Un nouveau riche étoit couvert d'un bon gilet de molleton, d'une bonne veste de ratine, doublée de soie, d'un bon habit ouété et d'une bonne houppelande doublée d'hermine. Un honnête homme, qui n'a pas le sou, greloitoit en sa présence, sous le mince tissu d'une antique redingotte de camelot : cela dans le cœur de l'hiver : Vous ressemblez à une intrigue, lui dit en riant l'honnête

homme; car vous vous enveloppez furieusement.— Si j'enveloppe mon corps, reprit le riche d'un ton piqué, mon ame est à nud et on la voit à découvert.— Si cela est, repartit l'autre, je ne m'étonne plus qu'elle soit si froide.

On raconte un trait fort intéressant d'un jeune homme et d'une fille de Franconville, département d'Eure et Loire, tous deux nés aveugles. Leurs parens les avoient placés ensemble pour se consoler respectivement. Les consolations amicales ne tardèrent pas à se changer en amour. Déjà l'époque de leur mariage étoit fixée par les deux familles, lorsqu'un étranger ayant été conduit chez eux, prit un intérêt si vif à leur situation, qu'il les fit venir à Paris et consulta un oculiste. Celui-ci jugea que l'un des deux pouvoit recouvrer la vue. En le leur déclarant, on eut le ménagement de ne pas dire lequel des deux étoit appelé à ce grand bienfait. Alors s'éleva entr'eux un débat très-intéressans sur le changement présumable que l'opération proposée pourroit apporter aux sentimens de celui qui recouvreroit la faculté de voir, et sur les protestations respectives d'un attachement constant. Ce fut la jeune fille qui subit l'opération, elle eut un plein succès; et quoique ses parens penchassent pour un autre époux, fidelle à sa parole, elle donna sa main à son ancien compagnon de malheur, pour lequel elle conserva toute sa tendresse, et elle la lui prouve journellement avec autant de constance que de délicatesse.

*Suite du voyage autour des galeries du Palais-
Egalité.*

Ce que c'est pourtant que les voyages ! comme cela vous forme un jeune homme ! Me voilà tout-à-coup devenu grave, sérieux, philosophe ; déjà je raisonne comme Socrate, je moralise comme Caton ; bientôt, je crois, j'ennuierai comme L..... : j'en juge d'après ce qui m'est arrivé dernièrement à moi-même. Comme je relisais les derniers articles de ce voyage, il me prit un bâillement..... mais un bâillement..... Bah ! jamais le bailli du baillage de Bayeux ne bâilla comme je bâillai alors. Je me dis : Cela produira de l'effet, et cet effet ne peut déplaire à mes aimables lectrices : je me rappelle que mon professeur de rhétorique me disait souvent : „Variez vos sujets, votre ton, votre style ; ce n'est que par la variété que vous pourrez plaire et intéresser. Imitiez la nature, voyez les nuances, les ombres, les contrastes qui caractérisent la sublimité de ses tableaux.„ Moi qui aime la nature à la folie, je me suis empressé de la prendre pour modèle, sur-tout dans ses contrastes ; voilà pourquoi, après vous avoir fait rire, j'ai cru que je produirais un bon effet, un grand effet, un effet merveilleux, en vous faisant bâiller. Si j'entreprendois une feuille périodique, comme j'en ai grande envie, je pourrais combiner mon plan de manière que chaque Numéro auroit un but déterminé. Par exemple, je vous ferois rire les cinq, pleurer les dix, geler les quinze, suer les vingt, soupirer les vingt-cinq et bâiller les trente. Ainsi,

chaque Numéro auroit une propriété particulière, dont on pourroit faire usage quand l'occasion le requerroit.

Madame a des vapeurs; elle a vu la veille *Misanthropie et Répentir*. Ce spectacle lui a rappelé des souvenirs.... Ces souvenirs ont mélancolisé le cœur de Madame..... Madame prendra le Numéro du cinq, et Madame n'aura plus de tristes souvenirs.

Oh! mon Dieu, Madame, quelle funeste nouvelle! — Qu'y a-t-il donc! — Je ne sais comment vous préparer à cet affreux évènement.— Eh mais! vous me faites trembler, qu'allez-vous m'apprendre? Est-ce que mon Carlin?..... — Non, Madame, c'est votre mari qui vient de mourir à sa campagne. — Apportez-moi le Numéro du dix. On apporte le Numéro du dix, et Madame pleure.

Quelle chaleur! on étouffe; en vérité on ne sait où se mettre..... Fanni — Qui vous plait, Mademoiselle? — Donnez-moi une glace. — Pas possible, Mademoiselle; tout est fondu. — Quelle désolation! Eh bien, donnez le Numéro du quinze. Mademoiselle lit le Numéro du quinze, et le froid succède à la chaleur.

Madame aura sans doute passé une partie de la nuit au bal; la salle étoit échauffée, et Madame sortoit de walses, lorsque, sans précaution, elle aura monté dans sa voiture. La fraîcheur de la nuit aura saisi Madame dans un état de moiteur, et voilà une transpiration supprimée. — Vous l'avez deviné, docteur. Que faut-il faire pour ma guérison! car je souffre horriblement?— Il faudroit

que Madame tâchât de suer pendant quelques heures.— C'est fort aisé: qu'on me donne le Numéro du vingt. (On y trouve quelques extraits d'un roman d'Anne Radcliff, deux scènes d'une tragédie de ***, l'analyse d'une pantomime jouée par les chevaux de Franconi.) Madame en a lu trois pages, et déjà trois fois on a été obligé de changer de linge à Madame.

Comment faire, Betzi? Mondor va venir; il a la manie des grandes passions, il faut du tendre, de l'amoroso pour captiver sa flamme, et je suis si folle, si étourdie, que je désespère de mon entreprise. — Prenez, Madame, le Numéro du vingt-cinq, il y a une romance de C...tini, que que vous chanterez; une idylle de R..., que vous lirez, et des vers à *ma douce amie*, que vous déclamerez. Madame a suivi ce conseil; elle a chanté, lu, déclamé; elle étoit toute attendrie; Mondor est venu, Madame a soupiré, et.....

Voilà bien un autre incident; depuis huit jours, Madame ne peut dormir; en conséquence, ni laquais, ni suivante, ni jockey, ni cocher, ni chevaux n'ont dormi depuis huit jours. Ils sont tous sur les dents. Qui cause cette insomnie universelle? les nerfs de Madame, ses nerfs crispés, froissés, agacés. Heureusement le trente arrive, Madame lit mon journal, Madame bâille, Madame s'endort, et tout son monde s'endort avec elle.

Ce plan bien exécuté, comme je me le propose, on ne me reprochera plus, j'espère, de ne point réunir l'utile à l'agréable.

Mais j'oublie que j'ai un voyage à continuer:

au reste, que n'oublie-t-on pas en causant avec vous, Mesdames: près de la beauté, le passé s'efface, l'avenir s'enfuit; mémoire, prévoyance, le présent absorbe tout, et ne laisse que des yeux pour admirer et un cœur pour sentir.

M O D E S.

Les perruques sont toujours à la mode; mais elles ne forment jamais seules l'ornement de la tête de nos élégantes. De riches négligés, des turbans, des chapeaux, des casques accompagnent toujours ces chevelures factices. Les derniers sont plus en vogue que jamais; leur forme primitive a éprouvé tant de modifications, que ce genre de coiffure en conservant la même dénomination offre chaque fois une mode nouvelle.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 14.)

Casque à la Minerve.

Les premières coiffures à la *Minerve* furent des casques. Au moyen des variations qu'ils éprouvèrent, ils dégénérèrent en chapeaux, dont la passe, le fond, les draperies épuisèrent toutes les modifications qu'il plut au goût, à la fantaisie, à la mode enfin, de leur faire subir. Cette coiffure, après avoir passée par toutes les métamorphoses, semble vouloir retourner aujourd'hui à sa forme primitive, sans doute pour rentrer bientôt dans l'oubli.

Parmi la foule des concurrens qui se présentent pour obtenir les faveurs de la vogue, on distin-

gue déjà le successeur du chapeau à la Minerve. Je ne sais pas encore quel est son nom, si même il en a un, mais le bord en est rond et extrêmement irrégulier. Nous attendrons que son règne soit définitivement établi, pour entrer dans un plus grand détail. La couleur bleue pour les coiffures, n'a eu qu'un succès éphémère. La chamois se soutient faiblement. On revient à la couleur ponceau.

Fichu-chemise.

Cette espèce de fichu n'est pas commune aujourd'hui. Elle eut dans les tems une sorte de faveur. Elle a reparu depuis, mais rarement. Il n'en est pas de même du petit corset ou fichu suisse, dont l'usage devient presque général. D'après l'emploi qui lui est destiné, et qui consiste particulièrement à dégager les formes et à leur procurer une attitude favorable, on doit regarder comme une bisarrerie de trouver réunis ensemble deux ajustemens, dont l'un détruit les effets de l'autre.

La bordure de la robe est une pure fantaisie. On vouloit quelque chose qui offrit de l'affinité avec les losanges.

LE NOUVEAU TALISMAN.

C o n t e.

Il y avoit autrefois, dans l'Arabie heureuse, certaine fée fort puissante et fort raisonnable, qualités qui ne sont pas des plus compatibles. Les autres fées s'amusoient à bâtir des palais tout de

crystal de roche : on y voyoit des appartemens d'un seul rubis ; d'autres, d'une seule topase, et d'autres encore d'un seul diamant ; en un mot, les autres fées ressemblent assez bien à certains auteurs qui nous donnent du merveilleux, faute d'être assez habiles pour nous donner du naturel. La fée dont je veux parler avoit bien plus d'esprit que cela ; comme elle se faisoit un plaisir d'être aimée des hommes, elle s'humanisoit dans toutes ses productions.

C'étoit la meilleure pâte de femme dont on ait jamais entendu parler, et pour toutes ces raisons on l'appeloit la fée humaine. Elle s'étoit divertie à bâtir une ville, la plus jolie, la plus riante du monde. Le printems, qu'on va chercher d'ordinaire à la campagne, déployoit tous ses agrémens au milieu de ce charmant séjour. Tous les habitans de ces lieux se sentoient de l'humanité de la fée. Les riches s'y plaisoient à être les bons amis des grisettes, et souvent les dames y étoient très-familières avec leurs domestiques ; les soubrettes y étoient aussi pimpantes que leurs maitresses, et les marchandes s'habilloient des plus belles étoffes de leurs boutiques, ce qui n'étoit pas mal imaginé. Près de ce lieu délicieux, il y avoit un bocage dont la diversité riante faisoit douter si elle étoit l'effet de l'art qui avoit voulu imiter la nature, ou de la nature qui avoit voulu approcher de l'art. C'est dans cette agréable solitude que les amans passoient un quart-d'heure inutile à rêver à leurs maitresses, ou bien à forger des bonnes fortunes qu'ils devoient débiter le soir à

leurs compagnons ; c'étoit là encore que la fée humaine faisoit sa demeure ordinaire.

Un jour s'étant cachée dans un gros chêne, elle vit un jeune homme se promener d'un air rêveur, et un peu mélancolique. Il méritoit bien de s'attirer les regards d'une fée. Le drôle étoit tout des mieux faits, un beau teint, une grande chevelure, la taille fine, la jambe faite à peindre, un air de roué ; enfin, il étoit tout propre à donner dans la vue.

La fée humaine, touchée de voir ce beau jeune homme si triste, parut devant lui, et lui dit, Qu'avez-vous mon frère ? il semble que vous ayez quelque chagrin, découvrez-le moi. Je suis la fée humaine, et vous pouvez compter sur mon secours.— Hélas ! ma belle fée, répondit le jeune homme, dont il n'étoit pas difficile de gagner la confiance, j'aime une grisette jolie comme un petit cœur, et je travaille envain depuis trois jours à apprivoiser cette petite tigresse ; je ne bouge d'auprès d'elle, et pendant tout ce tems-là, je n'ai été que deux fois au bal de Marbœuf, et trois fois à Bagatelle.— Voyez un peu la petite fantasque, reprit la fée, la beauté seule de vos cheveux devroit vaincre son indifférence.— Bien loin de là, elle dit que mes cheveux me donnent un air du vieux tems, et que je devrois me faire tondre à la Titus, ou prendre une perruque à la Caracalla, pour être à la mode.— Mais vous êtes un si beau garçon ! — Il est vrai ; mais la petite masque dit qu'un homme bien fait prétend qu'on l'aime pour ses beaux yeux, et que ce n'est pas là son comp-

te. — Eh! mais vous avez une physionomie si fine, et je jurerois que vous avez de l'esprit. — A qui le dites-vous? c'est moi qui compose tous les nouveaux calembourgs qui sont en vogue; je fournis de charades, d'acrostiches de madrigaux, de logogriphes et d'épigrammes, tous les journaux de la ville; mais elle se moque de l'esprit; vous saurez de plus que je chante comme Garat, et danse comme Vestris; cependant j'ai usé sur son cœur plus de vingt grands airs de Paësiello, de Cimarose, et des autres compositeurs italiens; j'ai fait plus de cent cabrioles sans pouvoir l'effleurer seulement.

Ah! je vois où est le charme, repartit la fée; que me donnerez-vous, si je rends cette belle souple comme un gant? — Tenez, ma belle inconnue, répondit le jeune homme, faites qu'elle m'aime seulement pendant quinze jours, et je vous aimerai une décade toute entière pour vous récompenser de vos peines. La fée le toucha de sa baguette, et lui dit de se regarder dans un petit ruisseau qui couloit là tout près. Le jeune homme ne fut pas peu surpris de se trouver affublé d'une perruque noire et retrognonée, avec un teint bazané et la phisionomie d'un . . . enrichi. Eh! fi! au diable! s'écria-t-il, me voilà bâti d'une étrange manière; je ressemble à un voleur comme deux gouttes d'eau. — Tant mieux, mon fils, répliqua la fée, votre petite grisette vous trouvera fort bien comme cela. Mais voici encore une pièce tout-à-fait nécessaire pour venir à bout de votre entreprise. Voyez-vous cette bourse, elle a été com-

posée par un rabbin fort habile cabaliste, et Mars y fait toujours rentrer au double ce que Vénus en fait sortir. Le jeune homme métamorphosé accepta avidement cette bourse miraculeuse, et sans s'amuser, comme un homme ordinaire, à de vains remerciemens, il courut chez sa maîtresse. Il fut. . . ce qu'il devoit être. Il avoit de l'argent.

A N E C D O T E S.

Vers le milieu du treizième siècle, et sous le pontificat de Grégoire IX, il arriva un singulier évènement. Le comte de Gleichen fut fait prisonnier dans un combat contre les Sarrasins, et condamné à l'esclavage. Comme il fut employé aux travaux des jardins du sérail, la fille du sultan le remarqua. Elle jugea qu'il étoit homme de qualité, conçut de l'amour pour lui, et lui offrit de favoriser son évasion s'il vouloit l'épouser. Il lui fit répondre qu'il étoit marié; ce qui ne donna pas le moindre scrupule à la princesse, accoutumée au rit de la pluralité des femmes. Ils furent bientôt d'accord, cinglèrent et abordèrent à Venise. Le comte alla à Rome, et raconta à Grégoire IX chaque particularité de son histoire. Le Pape, sur la promesse que le comte lui fit de convertir la Sarrasine, lui donna des dispenses pour garder ses deux femmes. La première fut si transportée de joie, à l'arrivée de son mari, sous quelque condition qu'il lui fut rendu, qu'elle acquiesça à tout, et témoigna à sa bienfaitrice l'excès de sa recon-

naissance. L'histoire nous apprend que la Sarrasine n'eut point d'enfans, et qu'elle aima d'amour maternel ceux de sa rivale. Quel dommage qu'elle ne donnât pas le jour à un être qui lui ressemblât ! On montre, à Gleichen, le lit où ces trois individus dormoient ensemble. Ils furent enterrés dans le même tombeau, chez les bénédictins de Petersberg; et le comte, qui survécut à ses deux femmes, ordonna qu'on mit sur le sépulcre, qui fut ensuite le sien, cette épitaphe qu'il avoit composée : „Ci gissent deux femmes rivales, qui s'aimèrent comme des sœurs, et qui m'aimèrent également. L'une abandonna Mahomet pour suivre son époux; l'autre courut se jeter dans les bras de la rivale qui le lui rendit. Unis par le lien de l'amour et du mariage, nous n'avions qu'un lit nuptial pendant notre vie; et la même pierre nous couvre après notre mort. „

L'illustre Maupertuis, qui accompagnoit le Roi de Prusse à la guerre, fut fait prisonnier à la bataille de Molwitz, et conduit à Vienne. Le Grand-Duc de Toscane, depuis Empereur, voulut voir un homme qui avoit une si grande réputation. Il le traita avec estime, et lui demanda s'il ne regrettoit pas quelqu'un des effets que les hussards lui avoient enlevés. Maupertuis, après s'être fait longtems presser, avoua qu'il auroit voulu sauver une excellente montre de Greham, dont il se servoit pour ses observations astronomiques. Le Grand-Duc, qui en avoit une du même horloger, mais enrichie de diamans, dit au mathématicien François : C'est une plaisanterie que les hussards

ont

ont voulu vous faire ; ils m'ont rapporté votre montre ; là voilà , je vous la rends.

Un sage étoit interrogé pour savoir si la force étoit préférable à la libéralité. Il décida pour la dernière , en disant : „Celui qui est libéral n'a pas besoin de force ; et une main pleine d'or , vaut mieux qu'un bras robuste.,,

La libéralité , cette qualité estimable dans un particulier , est souvent un défaut dans un souverain. Le Grand Frédéric n'étant encore que prince royal , avoit comblé de présens une actrice célèbre. Il la récompensa beaucoup moins lorsqu'il fut Roi. Cette actrice ayant osé s'en plaindre à lui-même , il lui répondit : „Autrefois je donnois mon argent , aujourd'hui je donne celui de mes sujets.,,

La vengeance est le vice des esprits pusillanimes. Celui qui a de l'élevation dans l'ame se regarde au-dessus des injures du foible , et lui pardonne. L'Empereur Adrien , rencontrant un homme qui l'avoit offensé avant qu'il parvînt à l'empire : *Approche* , lui dit-il , *tu n'as plus rien à craindre de ma part , je suis Empereur.*

Des courtisans de Philippe-le-Bel excitoient ce prince à sévir contre un prélat qui l'avoit offensé : *Je sais* , leur répondit-il , *que je puis me venger ; mais il est beau de le pouvoir et de ne le pas faire.*

Casimir II , Roi de Pologne , jouant un jour avec un de ses gentilshommes qui perdoit tout son argent , en reçut un soufflet dans la chaleur de la dispute. Ce gentilhomme fut condamné à perdre la tête ; mais Casimir révoqua la sentence , et dit : Je

ne suis point étonné de la conduite de ce gentilhomme ; ne pouvant se venger de la fortune , il n'est pas surprenant qu'il ait maltraité son favori : je me déclare d'ailleurs le seul coupable dans cette affaire ; car je ne dois point encourager par mon exemple une pratique pernicieuse , qui peut causer la ruine de la noblesse.

Louis XII , Roi de France , auparavant duc d'Orléans , étoit sollicité à tirer vengeance de quelques injures personnelles qui lui avoient été faites avant de monter sur le trône : il répondit , *Que ce n'étoit point au Roi de France à venger les injures faites au duc d'Orléans.*

Un poëte satyrique avoit composé des vers fort injurieux contre le Visir du prince Aziz , Billah II , Calife de la race des Fathimites en Egypte , dans lesquels il n'étoit pas épargné lui-même ; ce Visir lui en porta ses plaintes , et lui demanda le châtiement de l'auteur. Aziz , après avoir lû ces vers , lui dit : „ Comme j'ai part avec vous à l'injure , je désire que vous preniez part avec moi au mérite du pardon. „

Le fils d'Aaron Veschide , dit le poëte Sadi , vint se plaindre d'un homme qui avoit calomnié sa mère , et en demander vengeance. Oh , mon fils ! lui répond Aaron Veschide , ta vas faire plus de tort à ta mère que le calomniateur ; tu vas faire croire qu'elle ne t'a point appris à pardonner.

LE CENTENAIRE DE LA MONTAGNE.

(Extrait d'un nouveau voyage sentimental.)

Traversons rapidement ce large plateau du mont Jura, où le voyageur devient triste comme le pays aride et dépeuplé qui frappe ses yeux. Jamais le printems ne revêt ici ses habits de verdure et de fleurs. Jamais la nature n'y sourit au peintre, ni au Poëte, et ne les plonge dans ce délire extatique ou cette douce mélancolie que font naître les tableaux de la vie champêtre et l'espoir du bonheur qui la suit. Mais j'ai traversé les Rousses; j'arrive à l'autre flanc de la montagne au bout d'une gorge qui s'ouvre sur l'élysée des rives lémaniques et le ceintre magnifique des glaciers.

Je jouissois d'un des plus riches spectacles de la nature, lorsque je fus tiré de ma contemplation par la rencontre d'un homme que saluoient tous les passans avec beaucoup de déférence. J'interrogeai l'un d'eux, qui me répondit que cet homme étoit le médecin du lieu, et qu'il avoit enterré plusieurs générations: Quel diable d'homme! dis-je en moi-même, ordinairement dans son état l'on se contente d'une. J'appris ensuite qu'il avoit cent ans passés; qu'on ne l'appeloit dans le pays que le père Adam à cause de son grand âge, et que les paysans de l'endroit avoient assez de simplicité pour le croire en effet le premier homme du monde. Il marchoit soutenu de son arrière-petit-fils; il herborisoit avec lui, et le guidoit dans le chemin de la science.

Je me suis toujours plu à mettre à profit l'ex-

expérience des vieillards, et les paroles d'un centenaire me semblent devoir s'approcher de la vérité plus que celles de tout autre homme. Les passions ne cèdent à la raison que les débris de notre existence, son trône s'élève au bord du tombeau. Une belle vieillesse semble un passage de la vie des sens à celle d'une ame immortelle. J'abordai ce Patriarche et nous eûmes bientôt lié conversation. Sa physionomie et son langage n'avoient rien de la morosité si commune à la vieillesse, mais annonçoient l'indulgence d'un homme qui depuis longtemps juge l'humanité plus digne de pitié que de courroux.

J'attendois la diligence dont une roue s'étoit rompue parmi les roches de St. George. Ce bon homme me fit entrer dans son habitation située sur le penchant d'un coteau qui domine le Léman; elle étoit simple, rustique et commode; tout y respiroit une honnête aisance, et j'y trouvai les mœurs, la franchise et l'hospitalité du bon vieux tems.

La manière d'observer du vieillard, et l'élégance de ses expressions, m'indiquoient assez que le séjour des grandes villes ne lui avoit pas été étranger; j'en estimai davantage son expérience. „Vous passez, lui dis-je, pour avoir été heureux durant le long cours de vos ans; à quelle époque de votre vie placez-vous la date d'un vrai bonheur? — A l'époque où la légèreté du choix et l'inconstance des goûts font que peu d'hommes, et moins encore de femmes, peuvent la placer: à celle du mariage. Envoyé par mon père à Paris pour y

faire mes études , et lancé ainsi dès ma jeunesse dans le tourbillon du monde, par-tout j'avais éprouvé le néant de ses plaisirs, le prestige de ses vanités, le mensonge de ses promesses; j'avais eu le tort de demander beaucoup de perfection à l'humanité; et l'amour, l'amitié, en général les habitudes sociales ne m'avoient offert que dégoût et mécomptes; je courtais chez les femmes la beauté, l'esprit, les talens; mais près de ces qualités brillantes, le plus souvent je rencontrais bien moins l'amour que l'amour-propre; bien moins le désir de l'estime, que celui des louanges. Rendu sage par l'expérience, j'épousai dans ma femme la bonté, la douceur de caractère, la modestie touchante compagne des mœurs, et j'eus lieu de m'applaudir de mon choix ?

„ — Fûtes-vous heureux long-tems ?

„ Ici le vieillard soupira, et son émotion m'apprit que le sentiment peut vivre et se conserver au milieu des glaces de l'âge.

„ J'habitois, reprit-il, une maison située sur un des lacs que l'on découvre du sommet de la Dole; le ciel m'avoit accordé cinq enfans, et je me voyois avec délices revivre, en quelque sorte, dans leurs plaisirs et leurs vertus; les charmes de l'étude et de la vie champêtre, dont un siècle ne m'a point lassé, me fesoient oublier l'agitation des sociétés et leurs plaisirs dont un jour nous lasse; j'ai trouvé, me disais-je, le bonheur ici-bas, et mon ame se livroit toute entière à l'espoir de sa durée, lorsqu'un jour revenant de la chasse, et accourant jouir dans les bras de ma femme et de

mes enfans , des seuls biens qui m'attachoient à l'existence , je ne retrouvai plus ni ma famille , ni mon habitation. Entraîné par une avalanche d'un des monts voisins , le terrain qui les portoit s'étoit enfoncé dans le lac , et tout avoit été englouti!.... La chute du monde m'eût moins accablé ; du moins j'aurois péri avec les objets de ma tendresse ; mais rester debout et vivant devant le tombeau de tout ce qui m'étoit cher , de tout ce qui me faisoit supporter la vie....

„Plus d'un demi-siècle a passé sur cet affreux évènement , et l'impression que me cause encore sa seule idée , me rend impossible à comprendre comment notre frêle argile ne se brise pas sous les coups terrible de l'adversité. Cédant à un premier mouvement de désespoir , je me précipitai dans les eaux pour rejoindre ce que je venais de perdre ; j'en fus retiré mourant , et l'on me rappela à la vie ; grâce aux soins d'un ami , je repris bientôt assez de force pour écouter ma raison. Je vis qu'exposé sans cesse aux pertes de tout ce qu'il aime , de tout ce qu'il possède , l'homme doit tendre à se soustraire aux traits aigus des souvenirs , à se détacher du passé ; je cherchai à remplir par de nouvelles affections le vide affreux que me laissoient celles à qui j'avais dû ma félicité ; fidelle à ces principes , je parvins insensiblement à rétablir le calme au dedans de moi , et à m'occuper d'autres sentimens. De nouveau je fus heureux , et le rayon de ce bonheur éclaire encore les ruines de mon être.— Vous vous remariâtes?— Non.— Ce jeune homme n'est donc point votre arrière petit-fils?

— Je l'ignore, mais il ne m'en est pas moins cher.
— Comment, vous l'ignorez? n'est-il pas de votre famille? — Je l'ignore, répéta le vieillard: il y a environ quarante ans qu'une épidémie ravageoit quelques hameaux de ce canton; j'avais perdu ma famille, mais les malheureux étoient toujours mes enfans, et je ne balançai pas à braver le danger pour porter les secours de la médecine à ceux qu'avoit atteint la contagion. Un jour j'arrivai dans une chaumière où une jeune villageoise luttoit contre la douleur. Elle étoit orpheline, et son frère seul veilloit près d'elle; l'indigence de ces orphelins, leur isolement, leur amitié fraternelle, tout en eux m'intéressa vivement; à force de soins je parvins à conserver les jours de la jeune fille. Lorsqu'elle fut hors de danger, son frère me dit qu'il vouloit l'épouser, et qu'il me prioit de lui servir de père en cette occasion. — Mais vous n'y pensez pas, mon ami, vous voulez épouser votre sœur? — Oh! Elle n'est pas ma sœur, quoique je l'aie toujours aimée comme telle. — Qui est-elle donc? — Mon père ignoroit sa naissance; un jour qu'il étoit à la pêche, il entendit à l'autre extrémité du lac un bruit sourd, terrible comme celui du tonnerre, et les vagues refluèrent jusqu'à lui, sans qu'aucun vent les agitât; bientôt il apprit que la côte opposée s'étoit abimée dans l'onde, et qu'une multitude d'habitans y avoient péri; parmi les débris qui vinrent jusqu'à lui, il apperçut un jeune enfant arrêté dans des branches d'arbre; il le prit, et l'emporta dans ses filets: Marie, dit-il à ma mère, aujourd'hui j'ai fait bonne pêche, voilà

un pauvre petit orphelin que le ciel nous adresse. Ma mère en eut pitié, elle le nourrit avec moi, et cet enfant, c'est ma Lucette. — Ah! ce sera aussi la mienne, ce sera ma fille, et vous serez mon fils et son époux, leur dis-je, en les embrassant avec des larmes de joie et d'attendrissement. Je perdis mes enfans à l'époque de ce désastre; Lucette est peut-être l'un d'eux, et je lui voue déjà tous les sentimens d'un père.

„Les parens du jeune homme étant morts, je ne pus obtenir d'autres renseignemens sur la naissance de Lucette; croyant retrouver en elle l'âme, les traits de mon épouse, et l'un de mes enfans, je l'adoptai pour ma fille; je m'abusais peut-être, mais cette erreur, si c'en fût une, m'a procuré trop de pures jouissances, pour que je me repente jamais de l'avoir embrassée. Le siècle de ma vie a passé comme un songe; il fut semé de peines amères, néanmoins je ne me plains pas; quelques-uns de ses jours ont été remplis par les douceurs d'affections bien placées, et par la paix d'un cœur qui ne vit rien de mieux sur la terre que de s'essayer à la vertu. „

SPECTACLES DE PARIS.

Elisca, opéra en 5 actes, joué au théâtre *Fel-deau*, a obtenu des applaudissemens mérités.

La scène est dans l'isle de Makezan, en Afrique. Les habitans croient aux deux principes du bien et du mal. Les enfans qui naissent dans les

jours consacrés à *Niang*, leur mauvais génie, lui sont immolés. L'action commence la veille d'une de ces fêtes horribles. Le fils d'Elisca et de Ziméo doit être sacrifié. Parouba, le chef des Ombis, ministres du culte, vient réclamer cet enfant au nom du redoutable *Niang*. Ziméo est prêt à céder au pouvoir de la superstition. Sa femme le voyant insensible à ses larmes, à ses prières, à ses menaces, brise un rameau de palmier, le plante devant la porte de sa case, pour lui en interdire l'entrée, et s'y précipite elle-même, en criant qu'elle ne lui appartient plus, qu'elle saura seule défendre son fils et garder un trésor dont il n'est plus digne. Cette scène est pleine de chaleur et d'intérêt. Amazili, frère d'Elisca, se charge de conduire l'enfant et la mère dans une isle voisine, où le portugais Macdonado fait élever les jeunes victimes condamnées à mourir, et qu'il a eu le bonheur de soustraire au glaive des Ombis. Parouba y poursuit Elisca. Ziméo, qui ne se doute pas de la fuite de sa femme et de son fils, croit qu'on les lui a enlevés. Sa tendresse renaît; il n'a plus que de l'horreur pour un culte impie. On lui apprend que ceux qu'il regrette ont cherché un asyle près de Macdonado; mais que Parouba s'est emparé de l'isle, et que le bienfaisant étranger est dans les fers. Ziméo court aux armes, Amazili fait rassembler les Européens; Elisca paroît, elle s'est sauvée; mais on lui a ravi son fils. Parouba s'avance, suivi d'une partie des insulaires; il est vainqueur. Macdonado va être immolé; les Portugais ayant à leur tête Elisca, Ziméo et Amazili, fondent sur les

Ombis et les mettent en fuite. Leur coutume barbare est abolie. Macdonado rend aux mères leurs enfans qu'il avoit *dérobés au fanatisme*.

Les *Brouilleries*, opéra, représenté le 2, a eu quelque succès.

Dorimond veut marier en même-tems ses deux filles, Eléonore et Clémence, à Dumarsan et à Saint-Vallier. Le premier vient de rompre avec Eléonore, qui a eu avec Saint-Vallier un long entretien; ce qui n'a pas peu contribué à indisposer contre lui Clémence son amante. Laffeur, son valet, jaloux de voir Frontin accueilli et récompensé par son maître, croit lui rendre service en portant à Eléonore des vers dessinés par Saint-Vallier à Clémence. Eléonore croit être aimée, et cependant elle regrette sa première chaîne; Dumarsan, de son côté, ne voulant pas céder, feint de vouloir adresser ses vœux à Clémence; mais il doit s'assurer si Saint-Vallier n'est point son rival; car, s'il en étoit ainsi, point de mariage: telle est la condition imposée par Dorimond.

Les deux jeunes gens s'interrogent sur leurs amours; Laffeur les écoute: il entend Saint-Vallier qui, pour donner le change à Dumarsan, fait un éloge séduisant d'Eléonore. Il court vers elle, lui fait part de ce qu'il a entendu, et la prie de lui remettre au moins quelque lettre, en réponse à la bonne nouvelle qu'il lui apporte; elle lui en confie une, et Clémence, qu'il a instruite ensuite de l'amour de Saint-Vallier pour sa sœur, lui remet le portrait de son maître, à qui il s'empresse de le reporter.

Saint-Vallier, à la vue de la lettre et du portrait, devient furieux et chasse Laffeur, qui, cherchant à se venger, suit ses pas pour l'épier, et entend un prétendu complot formé pour Frontin pour enlever Clémence. Soudain il en avertit Dorimond; celui-ci s'empporte d'abord contre sa fille et Saint-Vallier; mais Frontin explique tout, et Dorimond s'apaise; il lui reste à reconcilier Dumarsan et Eléonore: il y parvient et le double mariage se conclut.

P O É S I E.

Les femmes.

Quel doux attrait vers la beauté m'appelle !
 A la venter je trouve mille appas,
 Et j'ai toujours besoin de parler d'elle,
 Quand par malheur je ne lui parle pas.
 Ai-je grand tort? non, son tendre sourire,
 Son regard fin, sa grâce, tout séduit,
 Tout charme en elle; et ce qu'elle nous dit,
 Vaut cent fois mieux que ce qu'on peut en dire.

O mes amis, que ce sexe enchanteur
 A droit de plaire à notre ame amoureuse!
 Qu'il eut d'esprit, notre vieux créateur,
 Et que la femme est une idée heureuse!
 Doux sacrifice, adorable présent
 Qu'il daigna faire à la terre embellie!
 Charmante fleur, dont ce dieu bienfaisant
 Sema pour nous le jardin de la vie!
 Ce dieu lui-même, auteur ingénieux,
 Feroit moins bien, s'il vouloit faire mieux.

Ah! quand je vois des gens, qu'on croiroit sages,
 Oubliant trop son chef-d'œuvre divin,
 Se récrier, la lunette à la main,
 Sur la beauté de ses autres ouvrages;
 Vous allez loin, dirais-je à tous ces foux;
 Eh! mes amis, regardez près de vous!
 Assurément mon regard apprécie
 De l'univers le spectacle imposant:
 Ce ciel est pur, ce fleuve est ravissant,
 Ce site encore est beau: qui vous le nie?
 Ce n'est pas moi; mais tenez; franchement,
 Rien n'est si beau qu'une femme jolie.

Quel charme heureux à la femme attaché,
 Sur notre cœur assure son empire,
 Donne du prix au nœud qu'elle a touché
 Et se répand sur l'air qu'elle respire!
 Dans un village un rustique séjour
 Servoit d'asile à quelques rêveurs sombres;
 De leur tristesse, au défaut de l'amour,
 L'amitié seule adoucissoit les ombres.
 Là tout-à-coup se logent la gaité,
 Le doux plaisir et le fin badinage;
 L'humble maison est un temple enchanté;
 Tout s'embellit, plus d'ennui, de tristesse.
 Ce changement, qui jamais l'eût prévu?
 Un mot l'explique: une femme a paru,
 Elle a tout fait, et c'est l'enchanteresse.

O trop heureux l'ami du dieu d'amour,
 De qui l'amante et fidelle et chérie,
 Par sa présence embellit le séjour
 Et par ses soins daigne enchanter la vie!
 Dans son asyle il trouve à tout moment
 Tant de douceur unie à tant de grâce!
 Le ciel jaloux lui voudroit vainement
 Faire éprouver disgrâce sur disgrâce:
 Sur son amie appuyé doucement,

De la fortune il brave la menace :
Un bien si cher, un objet si charmant
Remplace tout, et rien ne le remplace.

Il est bien vrai, le tems au bras d'airain,
Le tems, qui vit de douleur et de larmes
De la beauté qui le supplie en vain
Avec sa faux viens moissonner les charmes.
Mais la douceur toujours se fait aimer ;
Mais la vertu sait plaire à tous les âges :
Puis, le dirai-je ? oui, dût-on me blamer.
Un tel malheur à bien ses avantages.

Loin ces beautés qui ne finissent pas :
Loin et Junon, et Minerve, et Cibèle.
Dans un bosquet quand je vois l'immortelle,
J'aurai le tems de cueillir ses appas,
Dis-je, et soudain je m'écarte loin d'elle :
Mais quand mon œil voit la rose nouvelle,
Qui ce matin empressée à s'ouvrir,
Reine d'un jour, ce soir va se flétrir,
Son coloris, sa beauté, tout m'appelle,
Je ne puis trop la voir et la chérir.
Il vaut bien mieux nourrir de douces flammes,
Que des regrets qui seroient superflus ;
Beauté, fraîcheur, attraits charmans des femmes,
Vous durez moins, il faut vous aimer plus.

Si c'est pour nous que les femmes sont faites,
Elles le sont sur-tout pour les poëtes.
Oui, leur peinture animant nos chansons,
De nos succès est la première cause ;
Et c'est par vous, femmes, que nous valons,
Si quelquefois nous valons quelque chose.
Que deviendrait Virgile sans Didon ?
Sans la belle Eve, et Satan et Milton
Pourroient céder aux coups de la critique :
On sait pour qui Pétrarque prit l'essor
En s'élevant dans le ciel poétique,

Et l'Arioste, encor plus que Médor,
S'est bien trouvé des charmes d'Angélique.

Sexe adoré, c'est pour plus d'un bienfait
Que l'homme ému vous offre ses hommages;
Cet univers semble un heureux banquet
Où vous daignez inviter tous les âges.
Qui pourroit mieux en faire les honneurs?
L'une de vous, tendre et jamais distraite,
Par des baisers calmant toujours les pleurs,
Vient à l'enfance attacher sa bavette:
Non moins aimable, une autre avec bonté,
Amuse, sert, écoute la vieillesse,
Tandis qu'une autre, au regard enchanté,
Verse à longs traits à l'ardente jeunesse,
Ce doux nectar qu'on nomme volupté.
Son goût esquis plaît sur-tout au jeune âge,
L'âge suivant en chérit moins l'abus,
L'enfance encore en méconnoit l'usage,
Et la vieillesse, hélas! n'en goûte plus.
Jours ennemis de l'amoureuse flamme,
O tristes jours de l'âge des vieillards,
Quoi vous viendrez éteindre mes regards!
Quoi je verrai froidement une femme!
Ah! malheureux; alors que devenir?...
O jours cruels, je crains votre présence!
Mais je saurai si bien vous prévenir,
Que vous pourrez m'ôter la jouissance,
Mais non jamais m'ôter le souvenir.

LE LIÈVRE ET LE CERF.

F a b l e.

Dans la forêt, pour la première fois,
Un lièvre vit un cerf. Sa taille noble et fière,
Sur-tout la beauté de son bois,
Fit sur sa cervelle légère,

Une très-forte impression.
Au destin il alla se plaindre
De ce qu'ainsi qu'au cerf il ne lui fit pas don
D'une arme qui l'auroit fait craindre.
Le destin lui représenta
Que sa tête étoit incapable
De porter ornement semblable.
Ce fut envain : notre sot insista,
De nouveau présenta requête,
Fit tant qu'il eut cornes de cerf en tête.
Mais quand il lui fallut marcher,
Son armure lourde et trop haute,
A chaque pas le faisoit trébucher :
Le poids l'entraîne , il tombe , il périt par sa faute.
Ambitieux, vous voilà traits pour traits ;
Une semblable disgrâce
Attend tous ceux qui prennent une place
Pour laquelle ils ne sont pas faits.

E N I G M E.

J'habite assez souvent au centre de la terre ;
Je fais chez les humains ou la paix ou la guerre :
J'ébranle l'Univers, et j'ai beau me cacher,
On n'épargne pour moi ni fatigues ni peines.
On déchire mon corps, on me coupe les veines,
Et jusques aux Enfers on iroit me chercher.

L O G O G R Y P H E.

Il n'est rue à Paris, il n'est de carrefour,
Où sous tes yeux, lecteur, je ne sois chaque jour :
C'est le matin vers moi que le monde fourmille.
Devines : Neuf enfans composent ma famille :
Pour toi, de chacun d'eux le sort est différent.
L'un entretient ton feu, l'autre te suit en terre ;
En eux tu trouveras l'habit de l'indigent ;
Le motif pour lequel l'ivrogne prend un verre ;

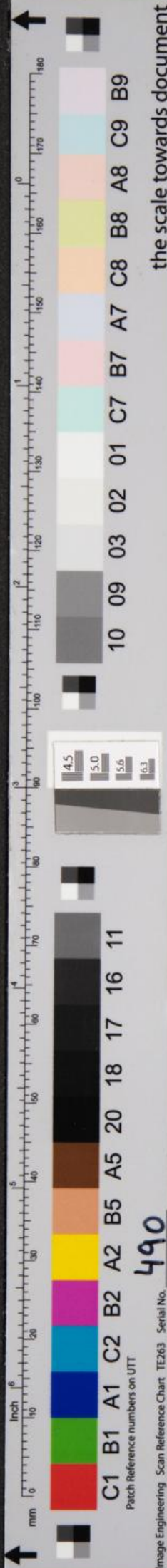
Ce que le mauvais tems fait trouver dans Paris;
 Ce qu'est pour une mère un fils tendre et soumis;
 Ce qui pressant la poudre en augmente la force;
 Ce métal si funeste au fripon qu'il amorce;
 Pour cultiver jardins un utile instrument;
 Un vêtement de femme; un mot d'assentiment;
 D'un animal sauvage, une terrible tête,
 Jadis de Méléagre étonnante conquête;
 Une conjonction; un légume, une cour.
 Enfin, lecteur, suis bien mes enfans tour-à-tour,
 Tu verras l'homme à qui l'on porte envie;
 D'une charmante tête une belle partie;
 L'industrioux palais de ces filles du ciel,
 Dont les sucs odorans égalent l'ambroisie;
 Puis de quoi t'éclairer ou brûler sur l'autel.
 Mais lorsque que l'on me voit en mon tout réunie,
 Lecteur, je suis terrible et je ne veux que mort.
 De me haïr pourtant, sens comme on auroit tort:
 Je fais venir la mort au secours de la vie.

C H A R R A D E.

A certain jeu, on roule mon dernier
 Et sans être un peu mon entier
 On me rend jamais mon dernier.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est:
Grappe de raisin. — Celui du Logogriphe est:
Oui (où l'on trouve: *Jo, où, ou, ô*). — Celui de
 la Charrade est: *Quatre-vingt-dix-neuf.*

* *Le Numéro 14, commençant le second trimestre
 de cette année, paroitra le 1er. Mars prochain.—
 La gravure offrira deux figures: un homme et
 une femme dans le costume le plus nouveau à Paris.*



the scale towards document

Image Engineering Scan Reference Chart TE263 Serial No. **490**

on.
 indre
 e lui fit pas don
 it fait craindre.
 a
 able
 emblable.
 insista,
 requête,
 de cerf en tête.
 ut marcher,
 trop haute,
 rébucher :
 e, il périt par sa faute.
 traits pour traits ;
 race
 ennent une place
 ont pas faits.

G M E.

entre de la terre ;
 a la paix ou la guerre :
 beau me cacher,
 fatigues ni peines.
 a me coupe les veines,
 roit me chercher.

R Y P H E.

st de carrefour,
 , je ne sois chaque jour :
 e le monde fourmille.
 posent ma famille :
 t le sort est différent.
 autre te suit en terre ;
 t de l'indigent ;
 ogne prend un verre ;

oria;
mnia;
ce;

l:
:
e

tre
—
e et
ri.









